Guy Croussy

Le loup-cervier

roman

Julliard

Le loup-cervier

Un matin d'automne, le premier autobus roule vers une ville industrielle du Nord. Aucun bruit ne trouble l'assoupissement des hommes. Ils ne souffrent pas du froid ni de la fatigue, ce sont des êtres de l'aube et du crépuscule. Ils ont un regard pour le dimanche et un regard pour la semaine, et ils sourient parfois mais ce n'est pas de bonheur, c'est un sourire de résignation comme nous en connaissons tous quand les souvenirs se détruisent, quand les rêves s'effacent et que la beauté s'évanouit.

Assis sur une banquette de moleskine, François Forge se rend à la convocation du « service de recrutement des cadres » de l'entreprise *Van Gheluven et Cie*. François Forge sera sélectionné, il fera alors partie du « vivier » où les futurs responsables attendent qu'on les appelle à des fonctions d'autorité. Désormais, son ascension semble inexorable. Mais, après quelques mois, l'ultime combat pour le pouvoir s'engage entre deux grands loups-cerviers ; il s'achèvera par la victoire définitive et cependant la défaite absolue de François Forge.

A l'apogée de la réussite sociale, celui-ci empruntera un chemin de traverse, où le bonheur ne signifie pas le pouvoir d'un homme sur les autres.

83
51

Le
loup-cervier

16° y 2
39862
16769

Du même auteur

Romans

LE NOCHE. Ed. du Seuil, 1965.

CEUX DU DJEBEL. (*Prix de la Fondation Cino del Duca*), Ed. du Seuil, 1967.

LES BLEUETS. Ed. Julliard, 1974.

NE PLEURE PAS, LA GUERRE EST BONNE. (*Prix Roland Dorgelès*), Ed. Julliard, 1975.

Essai

BECKETT OU LE SILENCE. Hachette, 1971.

Guy Croussy

Le loup-cervier

roman

JULLIARD
8, rue Garancière
PARIS

DL-03-09-1976-19146

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUINZE EXEMPLAIRES SUR VELIN
PUR FIL LAFUMA DES PAPETERIES
NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ET CINQ
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE HC I A HC V, LE
TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION
ORIGINALE



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3, de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Julliard, 1976

ISBN 2-260-00039-8

à Hélène
à Boris

à la vie

aux hommes de vocation.

« C'était là un superbe lever de soleil. Une émotion sublime a régné en ce temps-là, l'enthousiasme de l'esprit a fait frissonner le monde comme si, à ce moment-là seulement, on était arrivé à la véritable reconciliation du divin avec le monde. »

HEGEL.

« Aujourd'hui le passé a filé. Toute la conscience passée a filé. L'histoire a filé. Il n'y a plus rien à apprendre de l'histoire. Toutes les révolutions et les anciennes méthodes techniques pour modifier la conscience sont en faillite. Nous sommes retournés au magique. »

Allen GINSBERG (*Kaddish*).

PREMIERE PARTIE

LE VIVIER

1

Le premier autobus roulait vers la ville. Il faisait encore nuit et la journée s'annonçait triste et mouillée. La veille au soir, le vent du nord s'était levé, il avait transformé la bruine en une pluie glacée.

Assis sur des banquettes en simili, des ouvriers fumaient des cigarettes brunes. Ils avaient le visage ensommeillé et les yeux gonflés de fatigue, parfois ils essayaient de sourire mais ils gardaient dans le regard les rêves de la nuit. Tous portaient des vestes de toile bleue et des pantalons trop courts. Au-dessus de leurs brodequins, on pouvait voir leurs mollets blancs. Une fois de temps en temps, certains donnaient des signes de nervosité mais ils se reprenaient aussitôt. Apaisés, alourdis par leur assoupissement, les hommes ne souffraient pas du froid ni de la fatigue. C'étaient des êtres de l'aube et du crépuscule comme on en rencontre tant dans les détours et les plis des banlieues. Le jour, ils restaient enfermés dans les ateliers, la nuit ils retournaient à la protection tiède de la maison habitée. Ils n'apparaissaient qu'à l'aube et au crépuscule du soir. Entre la vie resserrée dans le réduit de l'atelier et le gîte de l'abri, ils voyageaient dans l'autobus. Esclaves, la semaine, d'instincts obscurs qui les forçaient à l'humilité et à la patience, le dimanche ils retrouvaient une volonté claire de liberté, si bien qu'ils avaient un

regard du dimanche et un regard de la semaine. Même leur corps était différent la semaine et le dimanche.

J'en ai reconnu deux ou trois. Pour me souhaiter la bonne journée, ils avaient une voix enrouée et affectueuse comme engourdie par le sommeil. Leurs paupières cillaient, les traits de leur visage se détendaient puis ils tournaient la tête du côté des vitres embuées. Parfois un regard se brouillait et la tête s'inclinait doucement sur l'épaule voisine. Ce sommeil pur s'achevait par un frisson qui secouait le corps. Pourtant aucun bruit n'effleurait leur repos ni ne pénétrait dans les rêves. C'était un simple frisson de froid ou une réaction des sens. Le regard réveillé se fixait sur le dossier de la banquette de devant, la main lâchait un bout de mégot et des brodequins l'écrasaient dans la sciure.

Un ouvrier louchait, ce qui lui donnait toujours l'air ailleurs mais il était mû par une force soudaine et imprévisible, une sorte de réflexe qui le secouait de temps en temps. C'est grâce à ce réflexe qu'il gardait les buts de l'équipe première de l'Etoile de Wazemmes, malgré son strabisme et son air dans les nuages. Un autre roulait une cigarette entre ses doigts épais et courts, il ne cessait pas de sourire mais ses traits ne bougeaient pas, ils étaient figés dans un sourire éternel qui dévorait son visage. C'était triste à voir. Ses doigts cherchaient les rognures de tabac brun et son visage s'approchait pour mieux les distinguer. Un vieillard, les membres secs et le visage émacié, allait sans doute rôder autour de l'usine où il avait travaillé toute sa vie. Il soufflait dans ses mains engourdies. C'était le seul qui fût protégé d'un pardessus et d'un passe-montagne à carreaux.

Une plaque de tôle émaillée, rivée au dossier du siège du chauffeur, vantait les beautés de la « Haute-Savoie enneigée » mais il y avait des craquelures et l'émail s'écaillait. De l'autre côté, on avait mis sous

verre la reproduction d'une gouache du peintre Arthur Van Hecke. C'était le plus beau tableau que j'aie jamais vu. Il représentait une mère avec son enfant dans les bras. En plein bonheur, le regard de la femme paraissait effrayé comme si elle avait aperçu quelque chose que le peintre nous cachait. J'ai pensé à l'homme qui avait rêvé ce tableau, il devait être puissant et tendre, fort et fragile. Sous la gravure, une annonce donnait les mérites de la Société Générale : « Nous pensons à vous, dans votre intérêt. » J'ai regardé par la vitre. Des rangées de fenêtres, gorgées d'ombres, défilaient à toute allure. La pluie battait les pavés et les devantures. Accrochées aux murs de brique rouge, des annonces électriques tremblotaient. L'averse tombait de plus en plus oblique. La lumière, réfractée par les vitres striées de pluie, faisait un voile moiré et pailleté. A chaque arrêt, on pouvait apercevoir des groupes de jeunes gens, le corps mince, qui ondulaient des hanches. Les jambes prises dans des blue-jeans, ils mâchaient du chewing-gum et ils crânaient mais ils portaient aussi la musette. Des Algériens trapus et basanés attendaient d'autres autobus qui les conduiraient vers les puits de mine. Face à une succursale du Crédit Lyonnais, un Noir balayait le caniveau. Deux femmes, boulottes et trempées jusqu'aux os, faisaient la conversation. Elles avaient confectionné des capuchons avec des journaux pliés qu'elles tenaient au-dessus de leur tête. Il y avait belle lurette que le papier était percé et il partait en charpie. Au feu rouge, un agent arpentait le trottoir.

L'autobus a longé le canal jusqu'au pont-levis dressé entre les platanes gris et de vieux marronniers débités en planches. Un marinier, les épaules serrées, tirait sur les amarres pour engager sa péniche dans l'écluse. Sa femme, le nez et les lèvres collés à la vitre de sa cabine, surveillait la manœuvre et lui faisait des signes, la main passée par un hublot. Une épaisse mousse

blanche s'amoncelait en aval des tourbillons, elle roulait jusqu'aux herses de l'hydro-bascule qui filtraient des trognons de pommes pourries et des caisses à claire-voie, vides et cassées. Arc-bouté sur le portereau, l'éclusier a tourné une manivelle. Les vannes se sont refermées et le niveau a commencé à monter. Les mains sur les hanches, l'éclusier a attendu puis il a lâché les eaux qui se sont affalées en torrent sous la mousse. La péniche a glissé nonchalamment. Sa large proue arrondie a écrasé l'écume qui s'est engloutie. Après, l'éclusier a remis le manicraque en marche. Des enchevêtrements de treuils et de poulies ont crié et le pont-levis s'est baissé en pesant lourdement sur les chaînes métalliques tendues à craquer.

A la sortie du pont, la portière s'est ouverte et un jeune type est monté en marche. Il a agrippé la rampe qui courait le long des vitres et il a écarquillé les yeux, puis ses paupières ont papilloté à cause des ampoules électriques pendues au plafond. Malgré ses épaules solides, ses mains musclées et son teint de bonne santé, il paraissait dénué de tout ce que possèdent les autres hommes, sans doute à cause de son regard. Dans cet autobus, tous se ressemblaient, pas le moindre signe d'orgueil, rien du désir de vengeance, de l'amour de soi qui trempe les grands caractères, seulement l'image d'une conscience apaisée parvenue à une saisie profonde de soi-même. Ils souriaient parfois mais ce n'était pas de bonheur ou de réussite, leur sourire ne défiait personne, ni le vieux destin, c'était un sourire de résignation comme nous en connaissons tous quand les souvenirs se détruisent, quand les rêves s'évanouissent et que la beauté tombe. Ni abandon, ni malédiction, ni expiation. De veille en lendemain, ils se réveillaient sans qu'aucune modification ne se produisît, de sorte que, jour après jour, ils reprenaient le même autobus. Sauf le dimanche.

A l'entrée du périphérique, l'autobus a un peu

ralenti. Maintenant les vitres étaient trop embuées par la vapeur des haleines tièdes et humides. On n'y voyait plus dehors.

De temps en temps, l'autobus s'arrêtait mollement, deux ou trois gars apparaissaient à côté du chauffeur, ils faisaient un signe à la compagnie et ils s'asseyaient. Au moment où la porte se refermait, on entendait le marchepied qui claquait et l'autobus s'ébranlait, mais il était de plus en plus lourd et de plus en plus lent. Des types partaient pour les houillères, d'autres gagnaient les usines de transformation des produits chimiques dérivés du charbon. Il n'y avait pas de femmes car les filatures ouvraient à 5 heures, elles étaient donc déjà au mouillé. Enfin l'autobus a cahoté sur les pavés, on approchait de la zone industrielle et, par petits groupes, les ouvriers ont commencé à descendre. Parfois, alors que l'autobus était arrêté depuis un moment, un type sursautait, comme surpris en plein milieu d'un rêve, il s'élançait entre les banquettes et se jetait dehors, juste avant que la porte mécanique ne se ferme sur lui. Quand sa musette restait coincée, on entendait un cri et le chauffeur actionnait la manivelle de commande. Le type tirait de toutes ses forces et il faisait son remerciement au chauffeur.

Il y a encore eu deux ou trois arrêts puis un homme et une femme sont montés, ils se sont installés sur la banquette qui me faisait face. Elle a dénoué son foulard. C'était une petite rouquine avec des yeux verts, le visage plein de taches de rousseur, les lèvres roses et le bout de nez poudré. Je n'osais pas les regarder mais, quand l'autobus ralentissait, des bribes de leur conversation me parvenaient distinctement. Elle faisait tout son possible pour attirer l'attention de son grand gaillard à l'air tranquille. Elle voulait quelque chose et lui disait que non, ou il ne répondait pas. Alors elle le suppliait. J'ai écouté le murmure de sa voix. Elle essayait aussi de l'embrasser ou de poser

la tête sur son épaule. Rien d'autre. A un moment elle a pleuré mais cela n'a changé en rien les manières de l'homme. J'ai pensé qu'ils formaient un couple et qu'il avait dû se passer quelque chose ou qu'il ne se passait plus rien.

J'ai essuyé la buée de la vitre avec le revers de ma main. Dehors il pleuvait toujours et les lumières se reflétaient dans les flaques irisées par le mazout. Des hommes et des femmes, abrités sous des parapluies, se pressaient sur les trottoirs. D'autres attendaient pensivement, le regard baissé. Dans la zone industrielle, les murs qui protégeaient les enceintes et les entrepôts étaient percés de fenêtres armées d'un grillage de barbelés, et coiffés d'une frise de tessons de bouteilles. La foule jouait des coudes et s'écoulait sous les portes cochères des grands bâtiments de brique rouge qui absorbaient la main-d'œuvre des banlieues. Çà et là, l'entrée devait être entravée par un tourniquet ou encombrée par un appareil à pointer le temps, car il se faisait des files d'attente. Un groupe rebroussait chemin, son atelier n'avait pas dû ouvrir ce matin. Des estafettes faisaient la navette entre les arrêts d'autobus et les fabriques les plus éloignées. Elles se pressaient les unes derrière les autres en direction du nord.

Le couple est descendu au même arrêt que moi. Elle voulait toujours quelque chose, marcher bras dessus bras dessous ou lui entourer l'épaule mais, tout de suite, l'homme s'est mis à avancer d'un pas décidé. La femme l'a suivi un peu derrière, et moi encore derrière au cas où il se serait passé un incident et qu'il aurait fallu intervenir. Elle s'arrêtait parfois, hésitait, et le rejoignait. Arrêtée, elle le regardait de dos, timidement, elle se penchait en avant et s'élançait à nouveau vers lui comme s'il lui eût fait un signe. Tout son corps était tendu vers cet homme qui s'éloignait en direction de la filature *Dollfus et Mieg*. Il

pressait l'allure, le regard fixe, porté loin devant lui. Quand il est arrivé près de l'entrée de l'usine, elle a poussé un cri et elle s'est agrippée à lui. Elle l'a saisi à pleins bras. Il a voulu s'arracher à cette étreinte et il s'est débattu. Pendant ces quelques instants, il a paru maladroit, aussi elle n'a pas lâché prise. Il s'est sans doute dit qu'il fallait en finir car il s'est secoué de toutes ses forces et elle a dû s'accrocher à la musette et au bourgeron de l'homme. Pour se libérer de cette dernière prise, il lui a donné une droite mais pas méchamment. Alors elle s'est affalée. Lui, il a remis ses mains dans ses poches et il a pénétré dans l'atelier *Dollfus et Mieg.*

La femme est revenue vers l'arrêt de l'autobus en titubant. Là, elle a éclaté en gros sanglots. Elle était apeurée et elle jetait des regards partout pour savoir si quelqu'un avait vu la scène. Je me suis déplacé un peu et j'ai vu le frémissement de ses mains et, dans ses yeux, ses forces brisées. L'eau ruisselait de ses cheveux et elle relevait les mèches, ce n'était pas une petite affaire. Ça lui prenait toute son attention. Elle a ravalé ses sanglots, elle a mordillé son mouchoir. A cause de cette mèche qui ne tenait pas, ça allait déjà mieux.

Je lui ai souri mais elle ne voulait pas encore.

Un type avait envie d'entrer dans un estaminet pour boire un verre de genièvre et il appelait son copain :

— Un petit coup, sur le pouce, vite fait !

Un autre autobus est arrivé. Les ouvriers sont descendus sans hâte. Sur le trottoir ils ont hésité comme s'ils prenaient tout leur temps. A la longue, ils ont suivi les mêmes voies qui les emmenaient vers les ateliers. Ils avaient tous l'air absent mais ils ne paraissaient pas pauvres d'âme.

Je me suis dirigé vers l'entreprise *Van Gheluven et Cie.*

2

A 8 heures juste, un homme est venu me chercher dans le hall. Un instant, j'ai pensé qu'il était en colère à cause de sa voix qui s'est encore durcie pour m'ordonner de le suivre. Je me suis efforcé de me mettre à sa place et je me suis rendu compte qu'il devait, chaque jour, accueillir des dizaines de personnes et leur faire parcourir le même chemin, qu'il faisait le même trajet depuis des années et qu'il le referait, du matin au soir, jusqu'à sa retraite. Et je l'ai suivi avec cette sérénité nonchalante qui me prenait toujours à l'approche des moments importants de ma vie. J'aurais voulu sentir monter en moi ces grands instants d'exaltation que connaissent les hommes quand leur destin est en jeu, ou exprimer ma déférence à cet homme qui marchait devant moi et qui me conduisait à la porte de mon avenir.

Nous avons suivi un long corridor qui nous a menés dans un autre couloir bordé de bureaux aux portes fermées seulement percées par un judas. Au-dessus des judas l'on avait incrusté de petites tablettes qui portaient les noms des occupants. Quand l'homme se retournait pour m'encourager :

— Ne me perdez pas de vue, suivez-moi,

j'avais l'idée qu'il ressemblait à un geôlier avec

son uniforme bleu marine et les initiales en lettres d'or sur le col : « V.G. Cie », peut-être à cause de ces couloirs pareils à ceux des prisons.

Nous avons traversé une cour intérieure aux fenêtres aveuglées par des persiennes mais, là-haut, entre les quatre murs, il y a eu une échappée de ciel. L'homme s'est arrêté, il a levé la tête, il a respiré un bon coup et il a repris le même pas rapide et court. Nous nous sommes engagés dans l'enceinte des bâtiments désaffectés. Là, il ne faisait pas encore tout à fait jour, les formes s'estompaient dans ces allées pavées bordées de hauts murs. L'ombre de la nuit était restée nichée dans les embrasures d'un escalier en colimaçon qui s'élevait le long du pignon.

Il a fallu traverser une petite rue pour atteindre les bâtiments neufs dont les façades paraissaient avoir été bâties en verre tant les premiers rayons du soleil resplendissaient dans cette masse transparente. C'étaient les bureaux de l'administration et l'on entendait les machines à écrire qui commençaient à crépiter.

L'homme s'est arrêté net devant une porte — « Recrutement des Cadres » — et il a frappé délicatement avec le revers de la main. Nous avons entendu deux voix qui ont explosé presque au même instant : « Un moment ! » L'homme a souri et il m'a désigné un banc :

— Nous sommes désolés, nous n'avons pas encore aménagé la salle d'attente, ça ne saurait tarder.

Je me suis assis. L'homme m'a dit que je serais « introduit quand ces messieurs seraient prêts ».

*
**

La porte a claqué derrière moi.

Je suis resté quelques instants debout, immobile. La salle était fortement éclairée par la lumière blan-

che des néons. Deux bureaux de teck, placés face à face, soutenaient chacun un homme petit et rond, les cheveux plaqués en arrière seulement écartés par une raie bien tirée. Ils étaient vêtus d'un costume gris et d'une chemise blanche décorée d'une cravate bleu marine. Ils portaient les mêmes lunettes à montures d'or, les mêmes chaussures noires et leurs gestes paraissaient synchronisés, sans doute parce qu'ils travaillaient face à face depuis des années ils avaient fini par se ressembler et par effectuer les mêmes mouvements aux mêmes instants. C'est ce qu'on devait appeler l'habitude. J'ai eu l'intention de leur montrer une sympathie chaleureuse, mais j'ai remarqué que l'un portait la raie à gauche et l'autre à droite, et je suis resté sec et muet.

Ils ont relevé la tête et, en même temps, ils ont fait une pichenette du doigt pour m'ordonner de m'asseoir sur une chaise qui était placée de profil entre eux si bien que j'étais installé face au mur et que, pour leur répondre, je devais tourner la tête d'un côté ou de l'autre et que leurs regards me transperçaient. « Ce sont deux frères, ai-je pensé, peut-être des jumeaux. Ils sortent du même œuf, ils ont été nourris par le même cordon ombilical », mais aussitôt j'ai remarqué que celui de gauche était plus âgé à cause de sa calvitie plus avancée et de son adiposité plus marquée.

Ils se penchaient dans la lumière aveuglante de leurs lampes de bureau. Ils prenaient connaissance de mon dossier et ils parlaient entre eux d'une voix terne comme s'ils lisaient un acte d'accusation. Parfois ils relevaient la tête et essayaient de me dévisager, mais ils ne le pouvaient pas à cause de la lumière. Pendant qu'ils consultaient mon dossier, j'ai fait plusieurs plans qui se sont détruits l'un l'autre et ce fut comme si leur silence avait brisé toute volonté en moi. Ils étaient tous les deux d'une pâleur que je n'avais jamais vue — sans doute parce qu'ils vivaient

dans ce bureau tout au long de l'année et qu'ils ne prenaient jamais l'air — et d'un calme au-delà de l'indifférence, quand ils me regardaient avec ce sourire que je ne pouvais comprendre, plus lointain que les choses les plus lointaines.

« Ils ont déjà leur opinion, ai-je pensé, maintenant c'est à moi de m'imposer. » J'ai croisé les jambes pour me donner de l'allure et j'ai souri au plus âgé pour l'engager à me parler, mais il a baissé les yeux avec la même lenteur. « Savoir si ce sont des frères, me suis-je demandé, comment savoir ? » puis je n'ai plus trouvé d'inconvénients à attendre encore et je ne me suis plus posé de questions.

Les deux hommes ont respiré profondément dans le même souffle et ils se sont détendus. Ils ont allongé les jambes et se sont épongé le front, pourtant il ne faisait pas chaud. On avait sûrement arrêté le chauffage pour la nuit. Pendant que je me demandais si le chauffage avait été arrêté ou simplement ralenti, ils se tamponnaient le front avec un mouchoir de batiste. « De la dentelle de Calais », me suis-je dit, j'ai eu un délicieux sentiment de bien-être, presque de liberté et j'ai eu envie de parler de la dentelle de Calais qui est si belle quand elle est finie à la main dans les ateliers de Calais, mais les deux hommes avaient maintenant les mains croisées sur la poitrine, ils s'étaient renversés en arrière et ils s'apprêtaient à parler. Le plus âgé a commencé :

— Avez-vous bien réfléchi avant de répondre à notre petite annonce ?

Je l'ai sortie de ma poche.

— Devons-nous penser qu'elle ne vous quitte plus ?

— Je l'ai apportée ce matin, dis-je.

Nous l'avons lue ensemble :

METROPOLE NORD

Importante entreprise, en expansion continue, offre situation stable à :

JEUNE CADRE dynamique

— praticien de la fonction colorimétrie (mise au point de notre nouvelle palette de couleurs pour fibres naturelles) ;
— spécialiste du maniement des hommes (il sera amené progressivement au poste d'adjoint au directeur) ;
— contacts permanents avec tous les services de la société.

Ce poste exige une grande aptitude à la communication et une profonde connaissance des hommes dans l'entreprise.

Ne pas téléphoner, envoyer C.V., lettre manuscrite et photo d'identité

à M. L. G.M.
VAN GHELUVEN et Cie
ss réf. 7/77 Service recrutement des cadres

*
**

Le plus âgé m'a regardé attentivement et il m'a dit qu'il était certain de ne m'avoir jamais rencontré. Il a ajouté qu'il s'exprimait de cette manière, car il s'agissait d'une simple prise de contact, une sorte d'interrogatoire d'identité :

— Vous comprenez, nous procédons toujours de la sorte, notre questionnaire étalonné est commode pour éviter que des questions de personnes interviennent, de cette façon il n'y a que vos aptitudes qui entrent en ligne de compte. Chacun possède la même chance.

L'autre a continué :

— Ce matin nous allons procéder au questionnaire habituel à ce stade de la sélection, si tout va bien, ensuite vous vous présenterez à la graphométrie et à la morphométrie. Voilà, maintenant vous avez compris pourquoi la petite annonce réclamait une lettre manuscrite et une photo d'identité. Et, si vous passez ces caps, vous aurez un entretien d'embauche avec monsieur le directeur.

C'était entendu.

Alors il a voulu savoir si j'avais déposé un autre dossier d'embauche dans une entreprise concurrente. J'ai dit non.

— Faut-il en déduire que vous êtes super-motivé pour notre maison ?

J'ai répondu qu'il ne fallait pas exagérer. Je n'ai pas manifesté un enthousiasme excessif, j'ai simplement ajouté :

— Je le crois.

Avec la raideur et la précision des experts et des magistrats, ils ont tourné les trois pages de mon curriculum vitae qu'ils ont appelé « la carrière de ma vie » et ils ont hoché la tête comme pour me signifier que les choses s'engageaient bien. J'ai eu un instant de satisfaction et j'ai pensé qu'il était commode d'avoir un bon dossier, que l'administration se chargeât de garder en archives l'état des diplômes et des services. Et j'ai deviné que je n'allais devoir répondre qu'à un simple questionnaire de routine. En effet le plus jeune, qui avait maintenant l'air avenant, a soufflé :

— Allons-y !

et l'autre :

— Entrons immédiatement dans le vif du sujet,

puis ils ont réfléchi pendant quelques minutes. Et les questions ont fusé :

— Pouvez-vous vous soumettre, de votre propre

chef, à un rythme de travail régulier, toujours égal, ou, au contraire, travaillez-vous sous la pression de stimulants physiques, café, tabac, par exemple, ou de stimulants moraux, conscience professionnelle, devoir à remplir, votre vie à gagner avec dignité ?

Interrogé j'étais redevenu un être simple et déférent : « Il y a des hauts et des bas dans la vie, pensai-je, il faut se faire une raison, mais, une fois en place, je reprendrai du poil de la bête, je redeviendrai un meneur d'hommes et je tiendrai le coup. » L'homme de gauche a vu que je réfléchissais à autre chose et il est devenu irritable, il a dit, presque méchamment :

— Alors oui ou non ?

— Oui, dis-je.

— Oui quoi ?

— Je travaille régulièrement sans excitants.

Il a fait une petite croix au crayon sur un feuillet. Il avait vraiment l'air fâché :

— Vous comprenez, il faut passer toute la batterie de questions avant midi et vous ne pouvez vous permettre de tergiverser après chaque interrogatoire, c'est la spontanéité qui est signifiante.

Dès lors je me suis abstenu de réfléchir ou de les interrompre :

— Après un échec vous empressez-vous de vous ressaisir et vous durcissez-vous, soit pour reprendre la lutte, soit pour en entamer une nouvelle, ou réfléchissez-vous longuement aux conséquences de cet échec et renoncez-vous à un nouvel effort, si la tâche vous paraît insurmontable ?

— Je suis là pour reprendre la lutte.

— A la bonne heure. Votre spontanéité est un signe et les signes se décodent aisément, nous voulions simplement vous en faire la remarque.

Et le premier :

— Ceci afin qu'il n'y ait pas de malentendu,

sans transition il m'a demandé si je me fixais un programme d'action, si je le suivais avec constance, si, au contraire, je ne me créais aucune obligation. Nous étions d'accord : il y avait de l'opportunité dans l'improvisation et une certaine liberté.

Les deux hommes se sont étirés et ils ont lissé leurs cheveux à deux mains. Il faisait de plus en plus chaud à cause du chauffage électrique incorporé dans le plancher qui soufflait par pulsions et desséchait l'air. J'avais envie de partir comme à chaque fois que je m'étais trouvé en présence d'êtres que je n'écoutais qu'à peine. Peut-être avais-je trop l'air de toujours approuver. Machinalement je me suis levé, mais ils voulaient encore me poser des questions :

— Quand vos enfants rentrent en retard de l'école, envisagez-vous le pire tout de suite ?

— Vous attendrissez-vous devant le spectacle d'une famille heureuse ou restez-vous indifférent ?

A droite, on a fait remarquer que le bonheur était le but de chacun, que même les âmes les plus endurcies ne résistaient pas à l'attrait du bonheur.

— Allons, revenez avec nous, vous êtes dans les nuages,

et, en souriant, il m'a appelé :

— François le Taciturne !

sur un ton familier.

Je n'ai pas réfléchi à sa façon soudain intime, j'étais trop porté à la rêverie.

— En société, exprimez-vous votre pensée sans détours, même si elle peut blesser un témoin, ou adaptez-vous vos paroles au comportement de votre interlocuteur ?

A cause de la chaleur moite j'ai déplacé ma chaise en arrière, ensuite j'ai dû m'habituer à ma nouvelle position. Heureusement un grand type blond a ouvert la porte sans frapper, il s'est avancé d'un pas, il a dit aux deux hommes que « M. Grand-Monault » leur